

Blanc François

L'homme des cocotiers



François Blanc

L'homme des cocotiers

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3738-9

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Rassurez-vous, contrairement à son homologue – abominable – vivant dans les contrées neigeuses et reculées du Tibet, notre homme des cocotiers que nous pourrions aussi nommer homo-cocotéus, ne vit pas proscrit ou caché dans une grotte perchée sur le haut d'une montagne.

Non ! Notre homme des cocotiers vit sur les plages idylliques des îles Caribéennes, ou je ne sais quelles autres îles paradisiaque, avec beaucoup de soleil, de pluies tropicales et une végétation luxuriante, bref, dans des îles plantées sous les tropiques.

Nous avons campé le décor... c'est celui du paradis, notre larron cocotéus est une extravagance du jardin d'Eden.

Je disais plus haut que notre homme, en aucune manière, ne vivait caché ou reclus. C'est exactement le contraire, notre spécimen est en voie de pullulation. Il ne se cache pas, il s'exhibe, on le voit se vautrer sur les plages de sables dorés, à l'ombre de nos immortels cocotiers.

A des fins de précision, nous devrions voir plusieurs classes de notre spécimen. Il y a l'original, le vrai, le dur et les imitations... On voit d'ailleurs ces dernières se travestir en langoustes, allongées sur des chaises longues des heures durant ou autre

technique encore plus avancée, celle qui consiste à se camoufler derrière des lunettes de soleil. Ne dit-on pas d'un éléphant que pour se camoufler celui-ci porte des lunettes de soleil. D'ailleurs, avez-vous déjà vu un éléphant avec des lunettes de soleil ? Non ! Et pourquoi ? Parce qu'il était bien camouflé. Voilà en quoi consiste donc le port de ces filtres anti-UV. Pourquoi ces déguisements, travestissements et autres camouflages ? Tout simplement pour ressembler à l'homme des cocotiers, ressembler, rien de plus.

Ces imitations, ces mauvaises copies n'ont cependant pas grand intérêt. C'est l'homo, mais sans les cocotés, son sang n'a pas encore viré au lait de coco, c'est un homo sain, plein de vitalité et de vitamines, prêt à changer le monde afin de le rendre meilleur.

Vous commencez à comprendre ? Notre homme des cocotiers est en fait une espèce de mutant, sûrement à cause du soleil qui tape trop fort sur sa petite tête, sachant que celle-ci n'est pas préparée à des flux intenses d'UV. Et vous commencez à le comprendre aussi, notre gars est venu sur les îles mais n'en n'est pas originaire.

Mais alors d'où vient-il ? En voici un bref résumé :

nous avons d'une part l'hémisphère nord de notre terre, où se situe grosso modo ce qu'on appelle les Occidentaux, c'est-à-dire les gens civilisés et riches, et d'autre part, du côté sud, les gens en voie d'être civilisés et de devenir riches. Et au milieu, toutes nos petites îles paradisiaques, qui n'ont à voir ni avec les gens du nord, ni avec les gens du sud, nous y trouvons les indigènes.

Nos gens du nord, depuis quelques siècles, ont créé une légende selon laquelle le paradis terrestre se situe sur ces mêmes îles, peuplées de bons sauvages et ceux-ci détiendraient un secret, celui du bonheur éternel.

Tout est donc parti d'une légende, sûrement pensée par quelques philosophes qui avaient du temps à perdre lors de leurs promenades.

Ce n'est qu'au début de notre ère de la grande révolution universelle que le mythe a pris de la vigueur, c'était le début du grand siècle, le vingtième si j'ai bon souvenir, notre légende pouvait se lever et commencer de briller dans l'hémisphère de nos petites têtes.

Soyons précis, notre homo-cocotéus est donc né d'une légende, celui du paradis terrestre, et celui qui vient sur ces îles a pour but en général de découvrir le feu sacré du bonheur éternel.

Pour être franc, notre larron est un traître. Un traître à cette grande cause de la révolution universelle. Notre homme des cocotiers est venu sur son île pour voler aux indigènes le secret du bonheur éternel. La finalité de ce geste n'a rien d'altruiste ou, pour parler plus clairement, est complètement égoïste. Une fois exécuté son forfait, celui-ci ne compte nullement employer sa découverte, ne serait-ce que pour interférer un tant soit peu sur l'amélioration de notre monde. Nous ne sommes pas dans une perspective de rendre le monde meilleur, non, nullement, notre homo-cocotéus veut une seule chose : jouir la bouche ouverte jusqu'à ce que mort s'en suive.

Nous conviendrons que notre homme des îles n'est pas un individu très moral mais ne vous inquiétez pas

– gens justes – car un jour ou l’autre la bête immonde sera châtiée. Sur celui qui trahit pèse le lourd nuage de la malédiction.

Je ne fais que taquiner le lecteur, il va de soi que la morale n’a rien à voir avec tout cela, notre homo... à toute sa tête, mieux qu’une tête bien faite, une tête tout court plantée sur son cou, ses choix sont clairs.

Certains pourraient cependant rétorquer qu’il aurait pu attendre son tour ou que si « chacun en faisait autant » donc que chacun n’est pas en droit de faire ce que bon lui semble et que dans nos choix, on est responsable des uns vis-à-vis des autres... bref, on retombe dans la morale.

Pour couper court à ces discussions de mégères, notre homme a une réponse toute faite : le but de la grande révolution universelle n’est-il pas un monde meilleur et le bonheur pour tous ! ? Et le paradis n’est-il pas l’aboutissement du monde meilleur pour lequel nous nous battons tant ? Aller sur son île est donc le raccourci le plus direct pour entrer dans le vif du sujet. Que cela déplaie à certains, notre homme est couvert, il a un alibi. Nous laisserons donc ce thème de la morale qui n’a plus de raison d’être, l’affaire est close.

Revenons-en plutôt à notre personnage : il se gausse et rit tout fort de la bonne farce qu’il a faite – à qui ? À tous ceux qui revendiquent et se battent pour un monde meilleur, qui payent des impôts, se lèvent tôt tous les matins, travaillent quarante ans de leur vie pour, à la retraite, être mis sur la touche. Notre ami cocotéus rit tellement qu’il en a les larmes aux yeux.

Le paradis est aussi fiscal. Se lever à six heures du matin, cela vaut pour celui qui doit payer ses impôts

mais comme il n'y en pas, neuf heures feront très bien l'affaire. La retraite à soixante ans a commencé pour lui le jour de son arrivée sur l'île. Vraiment, notre larron a réponse à tout et ne se lasse pas de rire, et il rit encore de plus belle à la vue des mauvaises copies arrivées par fourgons qui, par procuration, peuvent toucher leur semaine de vacances.

Il faut quand même savoir que même au paradis il faut aller chercher sa nourriture. Certes, il n'y a qu'à tendre la main pour cueillir les fruits miraculeux, mais bon, c'est quand même ça. Il vous faut aussi savoir que notre spécimen est un tant soit peu hypocrite ou plutôt plein de mauvaises petites habitudes qu'il a contractées dans sa vie antérieure. Il lui plaît de dormir sur des matelas moelleux, sa bouche est sensible aux mets raffinés, il ne supporte que peu les moustiques et encore moins les excès de chaleur, bref, notre individu est plein de petites manies qui l'écartent du chemin si simple du paradis. Pour assumer ses faiblesses, il doit malheureusement travailler, pas beaucoup, un peu seulement. Pour cela, il ne doit pas trop compter sur les indigènes, sa source de revenus doit se trouver avec les siens ou plutôt ceux qui étaient siens, à savoir les mauvaises copies.

Notre homme va donc faire l'intermédiaire entre les indigènes et nos copies que l'on nomme plus couramment « touristes ». Il doit alors laisser sa peau d'homme des cocotiers pour prendre le statut de langouste ou d'éléphant. Il joue le jeu des uns et le jeu des autres. L'intégrité de sa démarche ne l'intéresse pas trop, cela n'est pas une question de morale mais plutôt de déontologie... qu'il résout de la même manière que celle de la morale dont je ne referai pas une nouvelle fois le résumé. Ce qui l'intéresse, c'est

de rester dans la marmite avec ses petits indigènes pour continuer ses glouglous de bonheur, avec en plus le privilège de pouvoir assumer ses vices.

Notre homme est prêt à tout pour rester à batifoler entre les bras des belles vahinés, les pieds enfoncés dans le sable chaud, un cocktail de jus de fruits dans la main droite et une bonne cigarette dans l'autre. Pour rien au monde il ne serait prêt à sauver le monde, comme disait un célèbre philosophe asiatique, même si le sort de l'univers dépendait d'un seul de ses cheveux, il ne ferait pas le geste de se le retirer.

Il serait prêt à tout... voilà le commencement de la perte de notre homme, sa malédiction est dévoilée, on en voit la couleur. Son rêve tourne souvent à l'obsession. Tant de jouissances l'amènent à en vouloir toujours plus, cette passion le brûle intérieurement, notre gars ne fera pas de vieux os, il sera vieux avant l'âge.

Mais qu'importe, notre ami cocotés est là pour jouir et mourir demain ou dans cent ans qu'importe, du moment que pour aujourd'hui le bonheur coule dans ses veines. Demain est un autre jour comme disent les indigènes, alors pourquoi se préoccuper. Dans sa rhétorique de réponse à tout, que ce soit de morale, de déontologie ou de je ne sais quoi encore, notre homme a son joker imparable qui le sauve toujours de toutes les situations périlleuses où il aurait à se justifier ou se remettre en question.

Nous avons planté en quelques grands traits les caractéristiques de ce à quoi pourrait ressembler notre homo-cocotés.

Il va de soi que dans cette tribu de cocotés, on trouve toutes sortes de spécimens, autant que l'on

pourrait trouver de caractères, le propre de la race humaine n'est-elle pas la diversité !

Nous avons donc nos hommes des cocotiers – gros – petits – intelligents – sots – grincheux – joyeux, etc., mais ce qui les lie entre eux, c'est ce fameux sceau des îles, le lait de coco qui, au fil des années, vous rend comme ces noix du même nom.

Lors de ma venue sur l'une de ces îles, au début j'étais ignare, je n'avais même pas connaissance de notre spécimen, ce sont les locaux qui m'ont informé de son existence.

J'ai eu un peu de mal avec toutes ces légendes. Il y en a une autre en effet, très proche de notre première, qui parle d'une sorte de bête, un peu comme un « Big-foot », une créature mi-homme mi-animal. Dans cette légende locale, le spécimen porte le nom de « Sigoitéra », un corps d'homme planté sur des pattes de bouc. Celui-ci se nourrit de toutes sortes d'animaux. Il peut même s'attaquer à l'homme et s'en faire un festin.

Régulièrement, l'ombre de la Sigoitéra réapparaît, elle sort de ses forêts de coco pour aller perpétrer ses méfaits. A chaque fois qu'on retrouve des corps humains mutilés, la bête est passée par là, à ce qu'on dit en tout cas.

Avec la légende de l'homme des cocotiers, je m'imaginai un personnage un peu plus sympathique, autre chose que cette bête sanguinaire de Sigoitéra. Mais bon, il restait à faire mon investigation et faire la part des choses entre le réel et l'imaginaire.

Dans les premiers temps de ma présence sur l'île, je décidai donc de tirer l'affaire au clair et d'élucider le mystère, si vraiment il en existait un.

Dès que j'en trouvais l'occasion, à la manière d'un reporter, je partais glaner des informations sur la chose de notre île.

Personne ne m'avait jusqu'alors contredit sur son existence, mais personne non plus ne pouvait me dire où le rencontrer ni me donner des précisions qui m'auraient aidé à parfaire le portrait.

« Dans les forêts de coco », était la réponse bateau que l'on me proposait. J'avais cependant l'intime conviction que notre homme vivait sur son cocotier mais pas à la manière de Robinson Crusoé, non, quelque chose de plus subtil. Notre gars, sûrement, était malin comme un singe, et je le voyais sur une belle plage à se prélasser plutôt qu'au fin fond d'un îlot inaccessible à s'épouiller la chevelure.

Je n'allais donc nullement visiter les vastes forêts perdues, et préférais rester dans les secteurs plus civilisés, à l'affût, d'une piste qui puisse me mener à lui.

Toujours est-il que cela donnait une stimulation à mon séjour, j'étais à la recherche de l'homo-cocotéus, grande chose n'est-ce pas ?

J'en profitais pour rencontrer une multitude de... je ne saurais comment les appeler, ce ne sont plus des touristes, ayant déjà vécu localement quelques mois ou quelques années; je n'irais pas non plus jusqu'à dire que j'avais trouvé des spécimens cocotéus en incubation. Non, rien de tout cela, on les appellera tout simplement des résidents du paradis, car ils ne font que résider sur l'île.

Ces rencontres me familiarisaient avec les gens du paradis et le paradis lui-même. En soi, être résident de l'Eden n'a rien d'extraordinaire comme dirait ma

sœur, y a pas besoin d'avoir inventé l'eau chaude pour prétendre au septième ciel. Faire partie du paradis est une question de gestuelle, il s'agit juste de s'accorder avec la décontraction : le plus important est la bouche, celle-ci doit rester ouverte, le plus longtemps possible, que ce soit pour l'ingestion de boissons alcooliques, ou celle de quelques nourritures, ou encore pour ronfler après les deux étapes précédentes.

La sensation de paradis, si on pouvait l'entrevoir comme un sixième ou septième sens, serait imaginable avec les cinq premiers en état de saturation : le panse pleine, quatre mains pour vous masser, de la nicotine pour la stimulation cardiaque, du goudron pour lubrifier les poumons, le sable chaud qui vous chatouille les doigts de pieds, et là... là, s'ouvre la porte du septième sens, là s'écoule le miel de la félicité et s'éveille la source du bonheur éternel.

J'en fais sûrement un peu trop en rendant le tableau plus brillant qu'il ne devrait paraître. Mais la réalité est encore autre. Pour nos petits Occidentaux non habitués à ce type de félicité, jouir la bouche ouverte relève de l'épreuve qui vous met à terre avant même d'avoir franchi la ligne de départ. Etre heureux, glouglouter comme un bienheureux est une tâche quasi impossible. Pourquoi ? A cause de la pensée perpétuellement en mouvement et en action, toujours prête à analyser et dévorer sa proie.

Si je commence à découper mon plaisir en rondelles de saucisson, je ne donne pas cher de celui-ci, ce n'est plus alors du plaisir mais des tranches de charcuterie.

La félicité doit entrer entièrement dans l'estuaire de la bouche, sans être mordue, elle doit tomber dans le creux de l'estomac pour s'amonceler sur le tas que forme le trésor de tous ces plaisirs accumulés. Pas de dents par pitié ! Mais malheureusement, nos hommes qui ne sont pas des cocotiers ont cette fâcheuse manie de tout broyer, découper, ruminer durant d'éternelles heures. Et au final, c'est aussi simple que bonjour, il n'y a pas de jouissance. Le mal est donc cette situation de l'esprit qui ne peut se poser quelque part et est toujours prêt, tel Rambo ou je ne sais quel légionnaire effarouché, à éventrer, écorcher, décortiquer, etc. Pour être plus technique, c'est l'empire de la raison sur le corps, ce dernier n'a plus le droit d'exister, il est bel et bien nié, la chair a été anéantie. Avec nos anti-homos cocoteus, nous sommes dans l'impasse du bonheur. Ils sont comme un oiseau qui n'aurait plus le sol pour se poser, condamné à voler éternellement jusqu'à ce que fatigue s'en suive, jusqu'à la chute.

A qui la faute ? Je verrais bien dans cela toute la clique des philosophes à Lumières, toujours de la même époque où est apparue la légende qui nous intéresse. Il faut tuer la bête immonde chantaient-ils au clair-obscur d'une chandelle. Il faut abolir la barbarie et la brutalité continuaient-ils de clamer à qui voulait bien l'entendre. Finalement, on leur a donné raison, et la bête immonde a été enfermée dans des oubliettes. Elle a été enfermée et, dans un dernier cri, l'humanité s'est confondue avec notre oiseau maudit, qui ne peut que voler, voler toujours plus haut car il n'existe plus de bas. C'était l'amorce, l'idée-même de la grande révolution universelle.

A notre apprenti cocotéus, la tentation est grande de rompre le cadenas et de laisser s'échapper l'horrible créature enfermée. D'ailleurs, dans ses longues journées d'oisiveté, il a tout loisir d'imaginer les conséquences de cet acte.

Ne plus agir par la pensée mais par le sang, laisser ce dernier s'exprimer, laisser la passion, le feu reprendre le flambeau. Il regarde son bras et se demande ce que celui-ci aurait à dire si son maître était le sang et non plus la raison. Il est préférable de ne rien imaginer car la réponse ne se ferait pas attendre. Si le bras devait parler, si on lui laissait la libre expression, celui-ci en l'espace d'un instant romprait, écraserait, trancherait, le sang appelle le sang et ne s'entend qu'avec lui-même.

Notre ami apprenti cocotéus est en pleine hésitation, il entrevoit les conséquences de faire sauter le verrou qui sépare le corps de la raison. Le jeu en vaut-il vraiment la chandelle, n'était-ce pas un rêve dangereux, vous vous imaginez, un retour au monde animal ?

C'est cependant le prix à payer, et puis après tout qu'importe, et d'ailleurs, comment faire sauter le verrou, ce n'est pas comme si j'avais un marteau et que je donnais des coups sur l'objet en métal. Non, il s'agit de quelque chose de plus subtil, forcer la pensée à se nier elle-même, la réduire, la dompter comme elle-même l'a fait avec le corps.

Notre apprenti se trouve devant un drôle de dilemme. Mais bon, si vraiment il devait rompre le fameux cadenas, il le ferait avec un marteau spirituel, il s'agirait sûrement de réveiller la bête, de la titiller, de la provoquer jusqu'à ce qu'elle entre dans une telle fureur qu'elle en romprait ses liens. Un processus